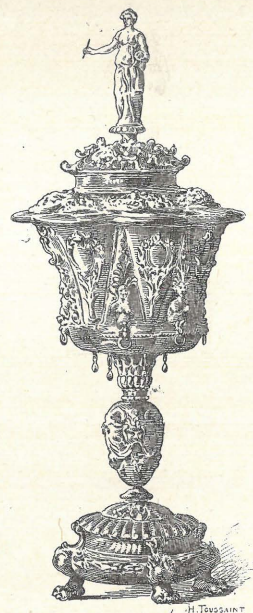
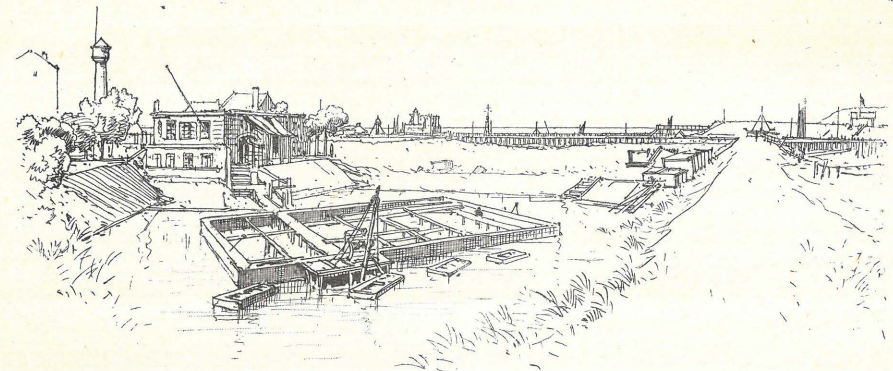


Bruxelles, et surtout Anna Byns, à Anvers, la chantèrent avec un lyrisme brûlant. Leurs poésies exaltées eurent un retentissement énorme, alors que les esprits frondeurs des chambres de rhétorique, perdus dans les méandres du maniérisme, ne surent point trouver l'expression énergique, ni la forme saisissante, qui eussent été nécessaires pour rendre dans toute leur force les idées nouvelles, et pour vulgariser les pensées de réforme et d'émancipation.

Mais, par un retour inattendu, nous voilà retombés dans ces considérations tristes et graves auxquelles nous voulions échapper en commençant ce chapitre. Il faut nous y dérober au plus vite ; fuyons ces mélancoliques prairies, traversons les dunes et le champ de bataille de Nieuport ; longeons la plage ; saluons au passage les beaux villages de Middelkerke et de Mariakerke. Après deux heures de promenade, nous serons à Ostende, et là, nous ne craignons plus d'être rejoints par la tristesse ou les chagrins préoccupations.



Landjuweel, JOYAU DONNÉ EN PRIX AUX RHÉTORIENS D'ANVERS
(D'après le tableau de Corneille de Vos.)



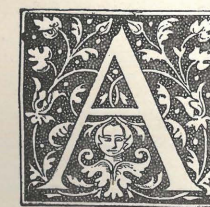
OSTENDE : PARC AUX HUITRES

XVI

OSTENDE. — LE SIÈGE DE 1601. — TRANSFORMATIONS MULTIPLES.

— PÊCHEURS ET COMMERÇANTS. —

LA COMPAGNIE DES INDES. — LES HUITRES D'OSTENDE.



UTANT Nieuport est triste et désolée, autant Ostende, sa voisine, est bruyante et animée. En été surtout, pendant la saison des bains, c'est une des villes les plus brillantes qui soient en Europe ; c'est la station la plus fréquentée du littoral, le refuge préféré de toute une colonie cosmopolite, qui vient chercher là le plaisir bien plus que le repos, et les distractions plus que la santé. En un mot, c'est le type par excellence du « bain de mer » élégant.

Mais cette foule pimpante et parée, rieuse et coquette, avide de distractions, qui jette l'or à pleines mains, cette foule enlève à Ostende le cachet original qu'on aime tant à rencontrer dans les pays qu'on visite. Au fond, c'est moins une ville qu'un vaste caravansérail. Ses maisons régulières et bien bâties, ses rues bien percées et se coupant en équerre, sa jetée toute bordée de gigantesques hôtels, dominant une des plus belles plages qui soient au monde, tout cela bien

moderne, bien propre, bien lisse, tout battant neuf, peut éblouir les baigneuses élégantes et les baigneurs fashionables; mais on y chercherait en vain ces recoins pittoresques qui sont la joie des artistes, ces types spéciaux, ces costumes, ces usages, tous ces vestiges du vieux



PORTRAIT D'ISABELLE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE
GOUVERNANTE DES PAYS-BAS
(Fac-similé d'une ancienne estampe.)

temps, souvenirs du passé, qui font pâmer d'aise les vrais archéologues.

Qui donc, en voyant cette foule turbulente, babillarde et toute à son plaisir, cette ville d'hôtels, de restaurants, de cercles, de cafés, d'amusements et de prodigalités, irait penser aux vieux Flamands, aux troupes d'Artevelde, aux Gueux? On croit ces derniers bien loin, et cependant c'est aux Gueux du vieux temps qu'Ostende doit la plus

belle page de son histoire, celle qu'ils ont inscrite sur son sable avec des flots d'un sang généreux.

Il s'en faut de beaucoup, en effet, que cette ville mondaine ait toujours été ce que nous la voyons aujourd'hui, un rendez-vous de



PORTRAIT D'ALBERT, ARCHIDUC D'AUTRICHE
GOUVERNEUR DES PAYS-BAS
(Fac-similé d'une ancienne estampe.)

bains et une ville de plaisir. Sanderus nous la donne comme remontant à une antiquité respectable, *non contemnendæ antiquitatis*. Dès le IX^e siècle, elle est citée par les chroniqueurs comme un gros village de pêcheurs. En 1072, le comte Robert le Frison, ce grand bâtisseur d'églises, y fit édifier une chapelle consacrée à Notre-Dame, chapelle qui, en 1334, fut engloutie par les flots. En 1270, la comtesse Mar-

guerite lui octroya le titre de commune, et, en 1445, Philippe le Bon la fortifia. Certes, voilà des titres respectables. La première enceinte, dont elle fut gratifiée, ne dura pas bien longtemps toutefois, car Guicciardini, qui passa par là au siècle suivant, nous dit que de son temps Ostende n'était point « close de murs, bien que de grandeur et de nombre de maisons, et d'abondance de peuple elle fust fort passable ». Ses véritables remparts sont l'œuvre du prince d'Orange. Guillaume le Taciturne, sentant toute son importance comme place de guerre, car elle était le meilleur port de tout le littoral, la fortifia avec un soin extrême, qui lui valut, trente ans plus tard, l'honneur d'être assiégée par l'archiduc en personne.

Ce siège, auquel nous faisons allusion à l'instant, est certes le plus mémorable de toute la guerre de quatre-vingts ans. « Il fallut plus de trois ans pour le conduire à sa fin, dit le cardinal de Bentivoglio dans une de ses pages les plus mouvementées ¹, et le dernier jour qu'Ostende tint contre l'ennemi, il étoit presque plus incertain si l'archiduc la prendroit, que le premier jour, et personne n'osoit prédire de quel côté la victoire se tourneroit. Les assiégés ne manquèrent jamais d'être secourus par mer et les assiégeants ne cessèrent jamais d'avancer du côté de la terre. On éleva une infinité de batteries, on donna des assauts sans nombre. On travailla plus sous la terre que dessus, tant on creusa de mines et tant on mit d'obstination à en creuser. On inventa de nouvelles machines à qui il fallut donner de nouveaux noms. Il coula de part et d'autre des torrents de sang, et il sembloit qu'on eût plus de plaisir à le verser qu'à le garder dans ses veines. Enfin les assiégés, n'ayant presque plus de terrain à défendre, furent obligés d'abandonner aux ennemis le peu d'espace qui leur restoit. »

Un volume ne suffirait pas, si l'on voulait raconter tous les actes héroïques qui signalèrent ces trois années de lutte et de carnage.

1. *Histoire de la guerre en Flandre*, liv. VI, p. 152.

Soixante mille combattants ¹ trouvèrent la mort sur ce petit coin de terre. Jamais de part et d'autre on ne vit une animosité pareille ; tout le monde paya de sa personne avec une ardeur inouïe. Dans un seul assaut on vit tomber un Mérode, un Pepoli, un Salviati, un Salacar et un de Neri, c'est-à-dire ce que les Flandres, l'Italie et l'Espagne possédaient de plus noble et de meilleur. L'archiduchesse, « cette vaillante et preude femme », comme la nommait Henri IV, ne se contenta point, en digne fille de Philippe II, d'invoquer Notre-Dame de Hal et de faire, avec les dames de sa cour, de la charpie pour les blessés. On la vit, par pure bravade, passer en voiture découverte sous le feu de l'ennemi et placer de sa main délicate une mèche allumée sur la lumière d'un canon. Quant à l'archiduc, au lendemain de la défaite de Nieuport, il mettait son amour-propre à s'emparer de cette petite place, et, de leur côté, les États faisaient des efforts surhumains pour éterniser une résistance, qui leur permettait, sur une foule d'autres points, de mener à bien leurs affaires compliquées.

Maîtres de la mer et pouvant en tout temps ravitailler la ville assiégée, ils ne la laissèrent manquer ni de vivres, ni de munitions, ni même de troupes fraîches. Aussi, au dernier jour comme au premier, les assaillants trouvèrent-ils toujours en haut des palissades des hommes résolus, bien armés et disposés à bien faire. Eux-mêmes, d'abord simplement campés autour de la ville, voyant que le siège s'éternisait, ils avaient songé à rendre ce séjour forcé aussi agréable que possible. Ils avaient élevé des baraques ; les officiers s'étaient fait construire des maisons ; des hôtelleries avaient été installées pour abriter les visiteurs, qui venaient en grand nombre, de France et d'Angleterre, assister en curieux aux péripéties de ce siège fameux.

1. Certains auteurs ont été jusqu'à donner le chiffre de 130,000. Le chiffre de 60,000, emprunté à du Maurier, est peut-être lui-même exagéré. Il ne parle en effet que par ouï-dire de cette « célèbre défense d'Ostende où les Espagnols, après avoir perdu plus de 60,000 hommes pendant un siège de plus de trois ans et avoir épuisé leurs trésors par une dépense de plus de 100 millions, ne se virent maîtres enfin que d'un morceau de terre, qui passoit plutôt pour un cimetière que pour une ville ».

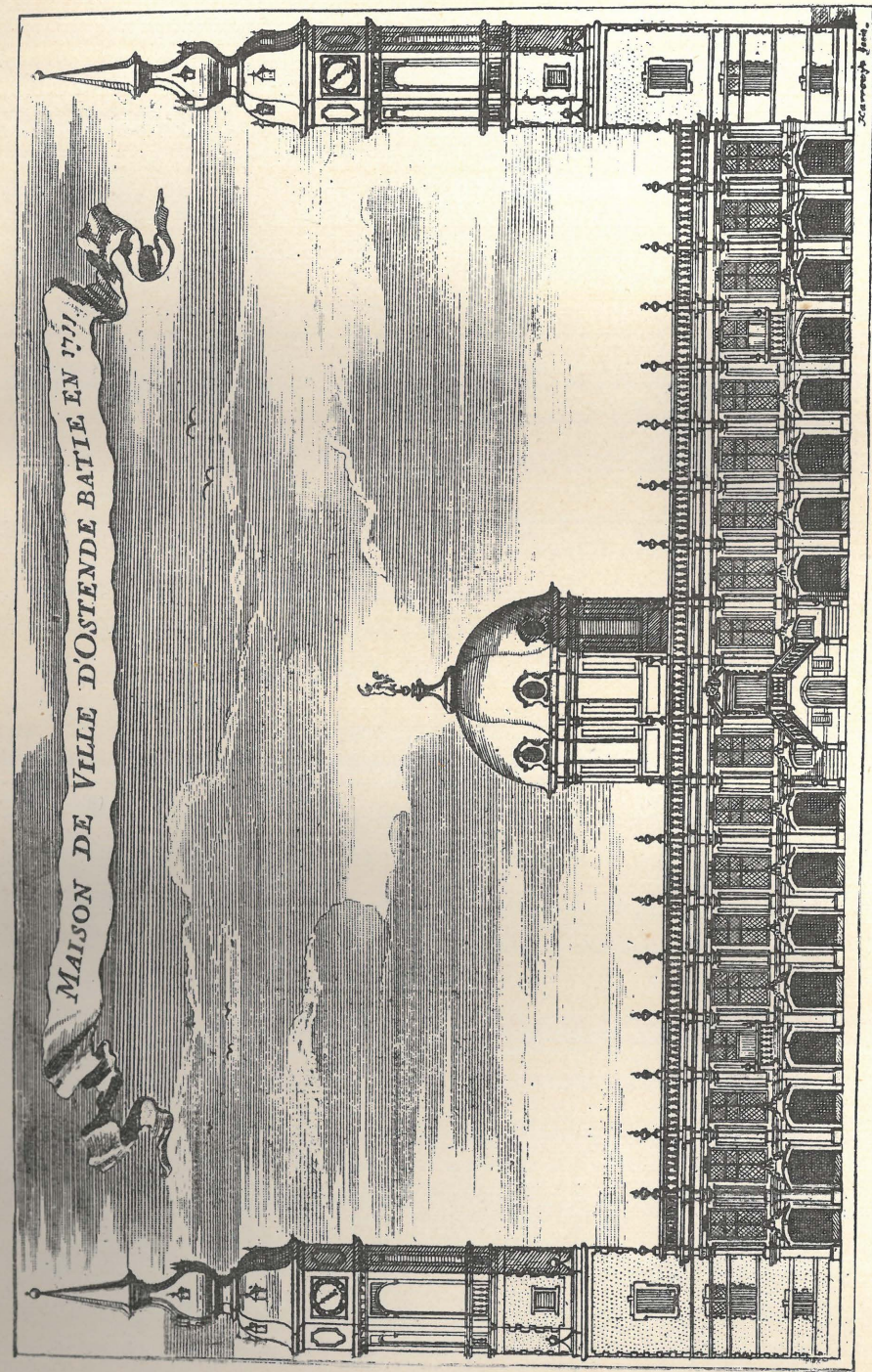
Un théâtre, des jeux de paume, de boules, de quilles et de ballon occupaient les loisirs forcés des troupes pendant la saison des pluies; et sitôt que le beau temps revenait, la lutte reprenait avec un nouvel entrain. Les mines préparaient les brèches et les assiégeants couraient à l'assaut. De leur côté les assiégés, dans de brillantes sorties, ou en appelant la marée à leur aide, parvenaient à reconquérir ce que les ennemis avaient pris. Cela continua ainsi jusqu'à la fin de 1603, époque à laquelle Spinola, précédé d'une réputation méritée de bravoure et de science militaire, arriva dans les Pays-Bas à la tête de troupes fraîches et vint prendre la direction du siège; alors la fortune des républicains parut compromise. Les États généraux du reste étaient las des sacrifices qu'ils avaient dû s'imposer. Le port de l'Écluse en outre était tombé entre leurs mains¹ et la conservation d'Ostende leur tenait moins à cœur. Aux premiers jours de septembre 1604, le colonel Marquette, qui commandait la place, fit savoir au prince Maurice qu'il ne pouvait plus tenir s'il n'était promptement secouru. Au lieu de secours, les États généraux lui mandèrent de capituler à des conditions honorables. Ces conditions, le général des troupes royales les accorda sans difficulté, et, le 22 septembre 1604, « la garnison sortit avec armes et bagages, traversa avec enseignes déployées le camp ennemi, et prit le chemin de l'Écluse en longeant la mer, à la grande admiration de Spinola et de son armée² ».

Quand les troupes catholiques pénétrèrent dans la ville, la pauvre cité n'était plus qu'un monceau de ruines. Les maisons étaient criblées de boulets et de balles, des rues entières étaient rasées, des quartiers avaient disparu. Mais, grâce à sa situation exceptionnelle, Ostende ne

1. Cette prise de l'Écluse, après trois jours de siège, fut chantée par notre poète Théophile, dans l'ode qu'il adressa au prince d'Orange à propos de la défense d'Ostende :

Les ans qu'on mit à ses ruines
Furent les jours dont tes machines
S'emparèrent d'un plus beau lieu;
Et c'est ainsi que tes journées,
Comme on les compte pour un Dieu,
Valent autant que des années.

2. Histoire des commencements de la République aux Pays-Bas.



L'HÔTEL DE VILLE D'OSTENDE DANS SON ÉTAT PRIMITIF
(Fac-similé d'une ancienne estampe empruntée aux *Délices des Pays-Bas*.)

tarda point à reprendre sa primitive importance et en quelques années elle redevint plus florissante qu'auparavant. La guerre avait causé ses désastres, ce fut la paix qui, en amenant la fermeture de l'Escaut, lui rendit sa splendeur. Le commerce d'Anvers, ruiné par cette concession imprudente, se reporta en partie dans Ostende. Elle était le seul port des provinces flamandes qui pût recevoir des navires d'un tonnage un peu considérable; elle devint ainsi forcément le trait d'union maritime entre la Flandre et l'Espagne. Elle dut en outre à sa situation de posséder dans ses murs une compagnie des Indes, et cette compagnie redonna, en quelques années, un lustre tout particulier à son importance commerciale.

La formation de la compagnie d'Ostende fut le résultat d'un très curieux hasard et qui mérite d'être rapporté. Un vaisseau équipé par quelques négociants de Saint-Malo, français par conséquent, et commandé par le chevalier de La Merveille, après avoir fait le voyage des Indes et touché à Ceylan, était revenu en vue de son port d'origine, quand ses armateurs lui firent dire de s'éloigner des côtes françaises et d'aller débarquer dans le premier port des Pays-Bas autrichiens. Entre temps, il s'était fondé en France une compagnie des Indes. Cette compagnie, ayant le monopole du commerce avec la presqu'île hindoustannique, menaçait de saisir la cargaison si le chevalier de La Merveille jetait l'ancre dans un port français.

En conformité des ordres reçus, le bâtiment se remit en route et vint débarquer à Ostende, où il vendit sa cargaison à des prix excessivement rémunérateurs. Le gouvernement autrichien, informé des bénéfices considérables réalisés par les armateurs, fit proposer au capitaine de retourner aux Indes avec quelques vaisseaux qu'on ferait équiper spécialement. Le chevalier de La Merveille accepta. Il fit plusieurs voyages heureux, et comme ces expéditions lointaines fournissaient aux intéressés des dividendes superbes, l'empereur Charles VI accorda, en 1722, des lettres patentes pour la fondation d'une nouvelle compagnie de commerce.

Toutes les actions de cette nouvelle société furent souscrites à Anvers en deux jours, et les affaires de la compagnie marchaient admirablement, quand les gouvernements hollandais et français, qui jalousaient l'entreprise, vinrent en arrêter le développement. Sous la menace d'une intervention armée de la part de ces deux puissances, Charles VI rapporta son octroi, et la compagnie ostendaise dut liquider et cesser d'être.

La fortune d'Ostende toutefois ne périclita point tout à fait. Le commerce qu'elle faisait avec l'Angleterre et les pays du Nord eût suffi à alimenter son activité; elle avait en outre la pêche, qui chaque année prenait une importance plus grande. L'armement des bateaux pêcheurs avait du reste toujours été une de ses principales ressources, et les chroniques locales ont gardé le souvenir de quelques captures fantastiques, qui prouvent la hardiesse et l'habileté des équipages ostendais¹.

Avec la facilité des communications, des débouchés nouveaux se créèrent, et le cercle des opérations de la pêche s'agrandit. Des services rapides s'organisèrent pour porter au loin le poisson pris chaque jour. En 1760, ces « postes à la marée » étaient si régulièrement servies, qu'Ostende obtint le privilège exclusif de la vente du poisson pêché sur la côte, et un document, que j'ai retrouvé dans ses archives, établit qu'à cette même époque, un de ses bourgeois, le sieur Marret, avait le titre et l'office de pourvoyeur du roi de France².

Ses parcs aux huîtres commençaient vers le même temps à acquérir une notoriété considérable. En 1775, les magistrats de Gand se plaignaient à leurs collègues d'Ostende que la qualité des huîtres expédiées en leur ville laissait beaucoup à désirer³. A ce moment déjà,

1. En 1334, ceux-ci n'hésitaient pas, sur leurs frêles esquifs, à aller attaquer un requin qui s'était égaré sur leur plage. En 1403, ils s'emparèrent de huit baleines vivantes, et en 1418 ils capturèrent « un porc marin long de cinq aunes et demie, — *porcus marinus longus ulnas quinque cum dimidia*, — qui fut porté tout vif et vendu à Tournay. » (Meyer, *Ann. Flandriæ*.)

2. Archives de la ville d'Ostende.

3. La minute de la plainte est conservée aux archives d'Ostende.



les plus belles et les meilleures prenaient le chemin de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France.

Mais ce fut sous le règne de Joseph II que le charmant port de



OSTENDE : RESTES DE L'ANCIEN HÔTEL DE VILLE

mer atteignit son point suprême d'activité et de prospérité. La guerre qui avait éclaté entre l'Angleterre et l'Amérique fit d'Ostende, port neutre, une sorte de refuge pour les navires portant l'un de ces deux pavillons. Dans une seule année, plus de deux mille cinq cents navires de haut tonnage vinrent aborder à ses quais. Un mouvement d'affaires extraordinaire s'ensuivit, et les étrangers commencèrent à affluer

de toutes parts. Pour rendre la ville digne d'un pareil concours de visiteurs, on commença à l'embellir. On trouve dans les comptes de la ville, à l'année 1781, une dépense de 1,800 florins pour un premier achat de lanternes. Dans l'hiver de cette même année, Ostende compta dans ses murs quatre troupes dramatiques. Elle eut un théâtre flamand, un théâtre français, un opéra italien et une comédie anglaise. Enfin, toujours en fouillant les archives, on rencontre, à la date du 21 juin 1784, une autorisation accordée au sieur William Hesketh de « faire construire une loge ou cabane temporaire pour y vendre des rafraîchissements aux personnes faisant usage des bains. »

Le document est important. C'est là, en effet, le point de départ de ce qu'on pourrait appeler la troisième manière de la ville d'Ostende. Pêcheuse et guerrière d'abord, pêcheuse et marchande ensuite, et finalement ville de pêche, de bains et de plaisir; car, depuis la réouverture de l'Escaut le grand commerce l'a désertée. Anvers a repris son aspect animé et sa prospérité ancienne. Ostende n'est plus qu'un port de transit pour les expéditions rapides, un lieu de passage pour les voyageurs pressés; le *port express*, si je puis user de ce néologisme, qui dessert la Belgique et les provinces rhénanes. C'est par elle que s'établissent les communications hâtives entre les anciens Pays-Bas autrichiens et la Grande-Bretagne. Mais ce dernier fleuron, le seul qui lui soit resté de sa couronne maritime, n'eût point suffi à lui conserver l'importance méritée qu'elle possède. Sa fortune, elle la doit, je le répète, à ces milliers d'étrangers qui viennent chaque année s'installer dans les demeures somptueuses dont les façades bordent sa plage, et transforment celle-ci en un perpétuel Longchamps. Elle la doit à ce public élégant, distingué, riche et frivole, qui lui prodigue l'or à pleines mains, et qui l'a adoptée comme son rendez-vous préféré.



LA PLAGE DE BLANKENBERGHE

XVII

BLANKENBERGHE. — LES PATRIOTES. — LA PLAGE ET SES HÔTELS.
LA GUERRE AUX CALEÇONS.



UNE fortune aussi éclatante et aussi rapide ne devait pas s'élever sans exciter, chez les voisins d'Ostende, un sentiment d'étonnement d'abord et ensuite de jalousie. On conçoit aisément que plus d'une d'entre elles, à la vue de cette moisson dorée, se soit écriée, contrefaisant un mot célèbre: « Et moi aussi, j'ai une plage! » Mais une plage ne suffit pas, il faut encore mille autres conditions, accessoires en apparence, essentielles en réalité, parmi lesquelles la faveur d'un public inconsistant, inconstant et forcément versatile n'est pas la moins difficile à conquérir. C'est ce qui explique comment Nieuport, ville ancienne, célèbre, curieuse même, fertile en glorieux souvenirs, a fait de grands efforts pour attirer les étrangers chez elle et n'y a pas réussi, alors que Blankenberghe, village à peu près inconnu, à peine mentionné par les annalistes¹, a pu devenir en quelques années la rivale d'Ostende; petite rivale,

1. Le vieux Meyerus n'en parle que pour raconter qu'en 1334 une tempête, « si effroyable que jamais personne depuis n'a vu ni entendu rien de semblable », emporta le *lofidulm de Blancoberga*. Guicciardini ne lui consacre qu'un mot. Sueyro, le minutieux Castillan, la cite comme un village de peu d'importance. Enfin, la seule mention qu'en fasse Meteren (liv. XVI, p. 333) est relative à sa destruction, en 1591, par Édouard Norrits, gouverneur d'Ostende. « Norritz, dit-il, fit raser le fort, rompit les écluses, et, après avoir mis le feu, quitta le tout et s'en alla. »